

LE BOUDDHISME

par André Couture, professeur associé à la Faculté de théologie et de sciences religieuses de l'Université Laval, Québec, Canada

Texte créé le 1^{er} mars 2019, mis à jour le 12 novembre 2024

1. Considérations préliminaires à propos du bouddhisme

Pour permettre au lecteur de s'y retrouver, voici quelques considérations préliminaires sur le nombre de ceux qui s'identifient comme bouddhistes, sur le bouddhisme en général et sur la conception du corps liée à cette religion.

Quelques statistiques

Il est très difficile d'évaluer avec exactitude le nombre d'adhérents au bouddhisme et les estimations varient en gros entre 230 et 500 millions. Selon le rapport du centre de recherche Pew, en 2020, le nombre de bouddhistes dans le monde s'élèverait à 507 millions d'individus, soit 6,5 % de la population mondiale. La moitié des bouddhistes de la planète (254 700 000 individus) vivraient dans un seul pays, la Chine. La Thaïlande, le Japon et la Birmanie comptent quant à eux respectivement 66 120 000, 41 380 000 et 41 440 000 de bouddhistes¹. Mais il faut faire remarquer que le manque de statistiques fiables en matière de religion pour beaucoup de pays asiatiques est surtout responsable de cet écart, également les mutations rapides engendrées par des changements politiques plus ou moins récents (Chine, Vietnam, etc.).

L'Enquête nationale auprès des ménages du Canada publiée en 2021 par Statistique Canada donne les chiffres suivants : au Canada, 356 975 bouddhistes (soit 1 % de la population); au Québec, 48 370 (0,6 %); et dans la région de Québec, 1 925 individus (0,2 %)². Seulement au Québec, une bonne vingtaine de sectes ou de traditions bouddhiques différentes sont représentées. Plus de 90 % de ces bouddhistes sont d'origine asiatique.

¹ Ces statistiques proviennent du dossier « Religious Composition by Country, 2010-2050 » du Pew Research Center. Ces chiffres, sont des projections démographiques basées sur les estimations de référence de 2010. Vous pouvez consulter le tableau à l'adresse suivante : <https://www.pewresearch.org/religion/feature/religious-composition-by-country-2010-2050/>

² Vous pouvez consulter les tableaux de Statistique Canada à l'adresse suivante : https://www150.statcan.gc.ca/t1/tbl1/fr/tv.action?pid=9810035301&request_locale=fr

Tableau comparatif simplifié concernant le Canada

	nombre en 2001	%	nombre en 2011	%	nombre en 2021	%
Québec	41 384	0,6	52 390	0,7	48 370	0,6
Ontario	128 320	1,1	163 750	1,3	164 210	1,2
Colombie Britannique	85 535	2,2	90 620	2,1	83 860	1,7
Canada	300 345	1,0	366 830	1,1	366 975	1,0

Note sur le bouddhisme en général

Le mot « bouddhisme » vient du mot *buddha*, l'Éveillé, celui qui a fait l'expérience de l'Éveil, un titre qu'a jadis reçu un sage de la lignée des Gautama, également surnommé Siddhârtha (celui qui a atteint son but). Il s'agit de l'enseignement du Bouddha. Selon la tradition, ce sage aurait vécu de 563 à 483 avant J.-C. La recherche historique actuelle a tendance à penser qu'il aurait vécu près d'un siècle plus tard, quelque chose comme 480-400, à une vingtaine d'années près.

On distingue habituellement deux grandes tendances à l'intérieur du bouddhisme.

— Il y a d'abord des bouddhistes qui prennent pour modèle l'*arhat*, le moine « bien méritant » qu'a été le Bouddha, et qui se prétendent fidèles à la tradition la plus ancienne. On est porté actuellement à parler de ce bouddhisme comme du « bouddhisme courant » (*Mainstream Buddhism*). Il est attesté sous cette forme surtout au Sri Lanka, au Cambodge, en Thaïlande, en Birmanie, etc. On a pris l'habitude depuis une centaine d'années d'en parler comme du « bouddhisme *theravâda* », à tort, dit la recherche la plus récente, du moins si on se situe d'un point de vue historique. On parle aussi de ce bouddhisme comme du « Petit Véhicule » (*Hīnayāna*) parce qu'il présente un idéal qui n'est accessible qu'à un petit nombre de personnes, une appellation qui peut sonner de façon péjorative et que l'on évite dans la mesure du possible. Ce type de bouddhisme, qui s'était déjà fragmenté en diverses fraternités dans les siècles qui suivirent la prédication du Bouddha, s'est vraiment organisé autour de l'ère chrétienne. L'expression « bouddhisme *theravâda* » continuera à s'employer, mais pour désigner, à l'intérieur du « bouddhisme courant », un ensemble de fraternités qui s'est développé en Asie du Sud depuis une centaine d'années³.

— Il y a aussi des bouddhistes qui prennent pour modèle le *bodhisattva*, c'est-à-dire celui qui n'est pas encore parvenu à l'Éveil, celui qui s'est efforcé pendant ses existences antérieures et jusqu'à son Éveil à 35 ans de pratiquer les vertus qui l'ont conduit vers cette expérience unique. Cette forme de bouddhisme s'est constituée elle aussi autour de l'ère chrétienne et s'est diversifiée en de multiples tendances. Elle met l'accent sur le don, la compassion, la patience, ainsi que sur la multiplicité des moyens qui préparent à l'Éveil. On en parle comme du Grand Véhicule

³ À propos de ces questions difficiles, on trouvera sur le site du CROIR, sous l'icône « Bouddhisme », un article intitulé « Note à propos du “bouddhisme *theravâda*” » qui fait un court bilan des travaux récents concernant la pertinence de l'expression « Bouddhisme *theravâda* ».

(Mahâyâna). C'est ce type de bouddhisme que l'on trouve surtout en Asie du Nord, soit en Chine, au Japon, au Népal, dans le nord du Vietnam.

Il y a dans toutes les formes de bouddhisme une minorité de moines pratiquant la chasteté, portant un vêtement distinctif et demeurant dans des monastères, parfois des moniales pratiquant elles aussi la chasteté, portant un vêtement distinctif et demeurant dans des monastères distincts, ainsi qu'une majorité de fidèles laïcs, des hommes et des femmes mariés, vivant éventuellement dans le veuvage. Alors qu'en Asie ces différentes fraternités de bouddhisme, qui peuvent être très différentes les uns des autres, n'ont pratiquement aucun contact les uns avec les autres, en Occident, sans doute à cause du petit nombre d'adeptes, on sent une tendance à minimiser les différences, un effort pour dépasser les traditions sectaires, célébrer ensemble les fêtes importantes et parfois même en arriver à une sorte de nouveau bouddhisme universel.

Il faut également tenir compte du fait que, parmi les Occidentaux qui se disent bouddhistes, la plupart sont des sympathisants, plutôt intéressés par certains livres, certains éléments de philosophie, certaines pratiques de méditation, que résolus à fréquenter assidûment la communauté et à s'astreindre à des pratiques régulières (méditation et autres rites).

Importance de consulter, le cas échéant, le responsable de la famille. Les remarques que je viens de faire suffisent pour faire deviner la complexité du bouddhisme. Retenons de cela qu'en ce domaine comme dans les autres, il vaut mieux ne pas tenter d'improviser. Les bouddhistes d'origine asiatique ne seront normalement jamais laissés seuls à l'hôpital. Parce que, dans ces pays, les droits et les devoirs familiaux précèdent les droits individuels, chaque bouddhiste a conscience de faire partie d'une famille et la famille aura également conscience qu'un de ses membres a spécialement besoin d'elle. Ce bouddhiste voudra donc discuter des décisions à prendre avec les siens qui seront toujours là pour lui fournir le support nécessaire, éventuellement lui apporter de la nourriture. Sauf dans des cas très particuliers, on peut être sûr qu'une personne responsable, pouvant s'exprimer en anglais ou en français, viendra au chevet du patient, et c'est à elle que le personnel médical devra s'adresser si ce patient s'avère incapable de le faire par lui-même⁴. Le moine ou la moniale bouddhiste a en principe quitté pour toujours la vie de famille et ce seront alors des laïcs de son entourage qui lui apporteront le soutien nécessaire.

Une certaine conception du corps

S'il est une chose sur laquelle les bouddhistes sont d'accord malgré les distinctions entre les divers groupements, c'est que l'être humain est un ensemble de facteurs physiques (relevant des grands éléments que sont l'eau, l'air, la terre et le feu) et psychiques (des sensations, des perceptions, des constructions psychiques inconscientes, des actes de conscience). Ce que nous appelons un être humain serait en fait une étiquette commode pour parler d'un assemblage complexe de constituants divers. Un bouddhiste qui connaît l'enseignement du Bouddha se dit que ce composé d'éléments divers change à tout instant et que rien en lui n'est permanent. Ce que d'autres traditions appellent

⁴ Il faudra également se rappeler que, de façon générale, les femmes se sentiront plus à l'aise et plus libres de s'exprimer avec des femmes médecins. Ces questions délicates sont très bien expliquées dans Harold Coward, « South Asian Approaches to Health Care Ethics », chap. 18 de R. E. Ashcroft, A. Dawson, H. Draper et J. R. McMillan (ed.), *Principles of Health Care Ethics*, Second Edition, John Wiley & Sons, 2007, p. 137.

par exemple l'*âtman* (le Soi), l'âme, la conscience, n'a pas pour le bouddhiste d'existence indépendante de l'ensemble physique et psychique : il ne peut s'agir que d'une fiction du mental. Tous ces facteurs, dira le bouddhiste, sont en dépendance les uns des autres et se conditionnent les uns les autres. Bien qu'il puisse y avoir certains facteurs qui jouent à certains moments un rôle prépondérant, cela ne leur donne pas de statut spécial qui les placerait au-dessus des autres. Il ne faudrait pas trop vite en conclure que cette vision bouddhique est « scientifique », car le bouddhiste arrive à une telle conception parce qu'il est épris de libération. Le monde humain est perçu comme une perpétuelle source de souffrances dont il faut se libérer. Pour cela, il faut éteindre les désirs partiels qui risquent de détourner l'humain de cette ultime libération. Ce n'est donc jamais le Soi ou la personne qui s'éteint (puisque ceux-ci n'ont pas d'existence réelle). En se libérant de tous ces faux désirs (qui sont comparés à des flammes dévorantes), l'être humain parvient à s'éteindre, ce qu'on appelle le Nirvâna ou Extinction.

2. Questions liées à la souffrance et au fatalisme

Le bouddhiste qui réfléchit à son sort ne peut que se rendre compte que tout est douleur (première grande vérité)⁵. S'il est vrai que le Bouddha a montré par toute sa vie qu'il était possible de faire cesser cette douleur et qu'il a enseigné la route pour y parvenir, il n'en reste pas moins que le monde est un enchaînement de facteurs qui vont de la naissance à la mort et qui sont caractérisés par la douleur. Le bouddhiste est convaincu que l'être humain hérite à sa naissance de *samskâra*, c'est-à-dire de constructions psychiques inconscientes, qui lui viennent d'actions passées, et qu'il produit lui aussi de tels *samskâra* à chaque fois qu'il choisit d'accomplir des actions (*karma*). En effet, parmi les facteurs psychiques, ces *samskâra* sont particulièrement importants, et ce sont eux que l'on invoque pour expliquer certaines souffrances. Ce sont des résidus d'actes antérieurs présents en chacun, des résidus qui produisent des effets qui auront eux-mêmes des effets sur les actions à venir (*karma*). Quand ces constructions servent d'explications à des situations particulières, on parle alors d'effets karmiques.

Toutefois, il ne faudrait pas penser que ce sont là les seules explications aux expériences humaines, comme le laissent penser certaines explications du bouddhisme, relevant surtout l'ésotérisme occidental. Un certain roi Milinda a un jour questionné le révérend Nâgasena à ce sujet. Il voulait savoir si tout ce qu'on expérimente dans la vie est le fruit d'actions précédentes. Celui-ci lui répond qu'il a tort puisqu'il existe huit contingences causales qui affectent tous les êtres. Certaines expériences sont l'effet des vents (souffles) qui affectent l'organisme, d'autres de la bile, d'autres encore du phlegme. En effet, pour la médecine traditionnelle de l'Inde, il existe trois substances organiques de base (les *dhâtu*). La surabondance d'une de ces substances, et par conséquent les déséquilibres passagers que celle-ci produit dans l'organisme, sert à expliquer les diverses altérations ou troubles des facteurs physiques et psychiques qui constituent l'être humain. On comprend alors que le sage Nâgasena affirme que la quatrième contingence causale est la combinaison variable de ces substances. La cinquième cause, ce sont les changements climatiques

⁵ Sur la question de la souffrance dans le bouddhisme, on pourra se reporter à l'excellent article de Paul Magnin, « L'analyse bouddhique » dans Michel Meslin, Alain Proust et Ysé Tardan-Masquelier, *La quête de guérison. Médecine et religions face à la souffrance*, Paris, Bayard, 2006, p. 147-175.

qui, eux aussi, affectent le corps selon la médecine traditionnelle. La sixième cause, c'est la pression exercée par les circonstances. La septième, c'est ce qui arrive à l'improviste comme le fait qu'un agent extérieur puisse soudainement interférer. Et finalement il y a en huitième place l'arrivée à maturité d'une action (*karman* en sanskrit et *kamma* en pâli). Ce sont les insensés, poursuit Nâgasena, qui disent que tout ce qui arrive provient d'actions antérieures : ils ignorent que seuls les Bouddhas sont en mesure de connaître la portée exacte d'un acte⁶. Les actions accomplies dans une vie antérieure sont donc importantes, mais il est fort difficile d'en juger et, de toute façon, ce n'est qu'un des facteurs possibles. Le bouddhisme n'hésite donc pas à affirmer qu'il faut tenir compte de ce qu'enseigne la médecine traditionnelle pour comprendre l'origine des maladies, et le passage aux enseignements de la médecine scientifique moderne se fait très aisément. Les textes traditionnels encouragent le moine aussi bien que le laïc à utiliser tous les médicaments disponibles proposés par les médecins pour surmonter les maladies⁷ et la médecine d'aujourd'hui peut compter sur un préjugé positif à cet égard de la part des patients bouddhistes.

Le fatalisme. Il convient de dire un mot au sujet de l'idée que les religions orientales (bouddhisme aussi bien qu'hindouisme) seraient naturellement fatalistes. Je dirais plutôt que le fatalisme relève d'une disposition individuelle et se retrouve à ce titre chez les gens de toutes les religions tout autant que chez les athées ou les agnostiques. Il y a évidemment dans le bouddhisme des personnes qui accusent facilement la fatalité et se contentent de suivre le courant, convaincues qu'il leur est inutile de prendre quelque initiative que ce soit. Toutefois, on trouve dans le bouddhisme quantité d'appels à agir et à se prendre en main qui n'empêchent toutefois personne de penser que sa dévotion au Bouddha ou aux Bodhisattva peut lui procurer un soulagement à sa douleur et l'aider à la supporter.

3. Questions liées à l'alimentation et à la prise de médicaments

Un certain nombre de bouddhistes (les moines et les moniales, certains laïcs) sont végétariens. Mais à part cela, il n'y a pas de restrictions particulières concernant la diète ou de restrictions en lien avec le traitement médical. Étant donné l'insistance sur le développement de l'attention et sur la méditation consciente, et dans le but de franchir la dernière étape de leur vie avec un esprit clair, il est possible que certains patients souhaitent diminuer au maximum les sédatifs ou analgésiques de façon à demeurer alertes jusqu'à la fin de leur périple terrestre. Il conviendra de s'informer de ce que souhaite la personne, de façon à éventuellement diminuer les doses normalement prescrites⁸.

⁶ On consultera la traduction des *Milinda's Questions (Milindapañña)* par I. B. Horner (Oxford, The Pali Text Society, 1996), IV. The Dilemmas, Division I, point 8, Vol. I, p. 187-192; Division VIII, point 9, Vol. 2, p. 134. On trouvera une traduction française dans Kevin Trainor (dir.), *Bouddhisme*, Köln, Taschen GmbH, 2007, p. 61.

⁷ On pourra lire à cet effet par exemple le *Visuddhimagga* (Le Chemin de la Pureté) de Buddhaghosa, III, 47-50 (voir la traduction de Christian Maës, Paris, Fayard, 2002, p. 124-125). On pourra également lire ce que dit à ce sujet un passage de l'*Anguttara Nikāya*, une collection de sermons classés selon le nombre d'éléments mentionnés ; voir *The Numerical Discourses of the Buddha. A Translation of the Anguttara Nikāya*. Translated from the Pāli by Bhikkhu Bodhi, Wisdom Publications, Sommerville (MA), 2012, The Book of the Fives III, 142-147, p. 740-744.

⁸ Voir Damien Keown, « End of Life : the Buddhist View », www.thelancet.com, vol. 366, 10 sept., 2005, p. 952.

4. Questions liées aux rites de naissance et aux rites funéraires

Dans le bouddhisme, les événements que sont la naissance d'un enfant, le mariage et la mort sont considérés comme séculiers, ce qui veut dire qu'il n'y a pas de prescriptions bouddhiques particulières qui peuvent s'appliquer spécifiquement à ces rites de passage. Les bouddhistes utilisent les rites et autres coutumes qui sont ceux de la culture à laquelle ils appartiennent. Dans le cas des funérailles, comme le bouddhisme est apparu et s'est d'abord développé en Inde, on retient généralement qu'il faut disposer du corps par crémation. Toutefois, comme on le verra dans le paragraphe suivant, la période qui entoure la mort a fini par prendre une importance particulière en raison de la croyance aux renaissances.

5. Questions liées à l'accompagnement des mourants et à la mort⁹

Étant donné que les bouddhistes croient aux renaissances, les derniers moments de la vie sont pour eux extrêmement importants, car c'est à ce moment que se joue la destinée de la personne. Ce n'est pas tant le corps physique qui intéresse alors le bouddhiste que ce qui se passe dans les zones plus profondes de la conscience de celui ou celle qui meurt. C'est pourquoi les bouddhistes pensent qu'il est important d'accompagner cette personne pendant cette période en lui faisant entendre des textes qui puissent imprégner son psychisme et l'orienter dans la direction la plus favorable pour lui. Après la confirmation de la mort par le médecin, il est important pour la même raison de laisser reposer le corps sans le déplacer pendant au moins douze heures. La famille veille alors le défunt dans un climat de recueillement et, quand c'est possible, des moines récitent à son intention une sélection de sermons (*sûtra*) du Bouddha censés disposer l'esprit et faciliter le passage. Il arrive aussi que l'on fasse jouer des cassettes sur lesquelles ont été enregistrés ces textes. Les bouddhistes du Grand Véhicule profitent de l'occasion pour implorer les Bodhisattva, des êtres de compassion comme Amitâbha ou Avalokiteshvara, de venir en aide au mourant et de l'accompagner par-delà la mort. Le but de ces rites est toujours de disposer la conscience profonde de la personne qui vient de mourir et de l'aider à obtenir la meilleure renaissance possible.

Il ne semble pas qu'une éventuelle *autopsie* pose de problème. Mais la famille voudra en être clairement informée et voudra disposer du corps dans les plus brefs délais pour procéder aux rites funéraires.

6. Questions liées au don d'organes et à la greffe d'organes

L'amputation d'un membre et la greffe d'organe ne posent ordinairement pas de problèmes qui seraient spécifiques au bouddhisme, si l'intervention est jugée absolument nécessaire et a été bien expliquée.

7. Questions liées à l'avortement

Le bouddhisme considère ordinairement l'avortement de façon négative, puisque l'enseignement bouddhique interdit de détruire la vie. Il s'agit d'un précepte important que l'on associe souvent à la bienveillance (*maitreya*) et à la compassion (*karuna*). On cite parfois un passage du *Vinaya*

⁹ Ce paragraphe est tiré en bonne partie d'une conférence que j'ai donnée à l'Hôpital Laval le 27 novembre 1995.

Pitaka selon lequel « Un moine qui enlève la vie à un être vivant délibérément, au point de causer un avortement, n'est plus un adepte du Bouddha »¹⁰. Peter Harvey précise cependant dans son *Introduction to Buddhist Ethics* que la tradition considère l'avortement comme un mal nécessaire quand la vie de la mère est menacée, en cas de viol, dans le cas où, s'il n'y avait pas d'avortement, la mère devrait donner l'enfant en adoption et pourrait en subir un grave traumatisme mental¹¹. Mais on devine aussi que, par-delà la position traditionnelle, il y a place actuellement, chez les bouddhistes plus libéraux ou davantage occidentalisés, à des discussions animées sur cette question. Pour justifier une position plus large, ces bouddhistes font entre autres valoir que l'avortement ne devient un crime qu'à partir du moment où le fœtus devient un être sensible (*a sentient being*), c'est-à-dire un être capable de désirs et de conscience, soit entre 20 et 26 semaines. Jusqu'à ce point, il n'y aurait aucune interférence avec l'apparition dans le fœtus de traces d'actions issues de vies antérieures et par conséquent l'avortement serait acceptable. On retiendra que, par-delà le point de vue traditionnel qui refuse d'emblée tout avortement, il y a place pour des positions plus nuancées qu'il ne saurait être question de discuter ici. C'est donc à la femme concernée et à sa famille de prendre une décision éclairée à cet égard. Pour plus de renseignements, on pourra entre autres se reporter à l'article de Barnhart cité à la note 9.

8. Questions liées au soulagement de souffrances extrêmes et à l'euthanasie

Aux questions concernant la souffrance viennent se joindre celle du soulagement de souffrances extrêmes et celle de l'euthanasie. La question du soulagement de souffrances extrêmes par une médication appropriée pose un problème au moment où cette médication accélère indirectement la venue de la mort. Il convient donc de bien expliquer les conséquences de cette décision au patient ou au porte-parole de la famille. Comme une telle médication finit par rendre le patient moins conscient, il est possible que certains bouddhistes s'y opposent parce qu'ils souhaitent franchir la mort en toute conscience (voir plus haut « Questions liées à l'alimentation et à la prise de médicaments »).

Il pourrait aussi arriver qu'à la suite d'un accident par exemple, le patient demeure dans un état végétatif qui peut persister pendant un temps assez long s'il est nourri artificiellement. Le bouddhisme considère ordinairement que ce patient qui n'a alors plus de conscience mentale n'est pas un cadavre et qu'il demeure toujours un être vivant qui mérite le respect et le maximum de compassion. Avant toute décision concernant l'interruption de soins jugés extraordinaires, encore ici il importe d'en discuter avec la famille¹².

Les textes récents qui traitent d'euthanasie insistent pour dire que cette question est différente de celle du suicide, car il ne s'agit plus d'un individu qui décide par lui-même de mettre fin à ses jours, mais de la société et de l'état qui considère que, dans certaines circonstances, la vie devient

¹⁰ Il s'agit d'un texte du *Vinaya Pitaka* cité par Michael G. Barnhart, « Buddhist Perspectives on Abortion and Reproduction », dans Daniel Cozort et James Mark Shields (ed.), *The Oxford Handbook of Buddhist Ethics*, Oxford, Oxford University Press, 2018, p. 592-610, voir p. 595. Pour toute cette question, on se reportera à cet important article.

¹¹ *Ibid.*, p. 596.

¹² Voir Damien Keown, « End of Life : the Buddhist View »..., p. 953.

moralement intolérable et qu'il est alors tout à fait acceptable d'y mettre fin soit en provoquant activement la mort soit en ne fournissant plus au patient le minimum requis pour son maintien. Dans le bouddhisme, il existe un certain nombre de textes qui racontent la décision du Bouddha lui-même aux prises avec cette question. On retiendra ici que les cultures bouddhiques posent généralement la question de façon différente de la façon occidentale. « En Occident on traite en grande partie ce problème comme une question de droits individuels (à savoir "le droit à mourir"), tandis qu'en Asie la question se formule davantage en termes de devoirs et d'obligations familiaux »¹³. Comme le bouddhisme pense que toute chose est conditionnée, relative et interdépendante et qu'il refuse par conséquent l'indépendance de la conscience humaine, il ne saurait être question de miser sur l'autonomie de la personne et sur son bénéfice exclusif. L'individu fait partie d'une communauté qui a toujours voix au chapitre quand il s'agit du sort d'un de ses membres. La réflexion bouddhique sur l'euthanasie s'inscrit également dans un contexte où l'on accepte l'idée de renaissances. Ceci veut dire qu'un individu qui accepte l'euthanasie s'apprête en fait à raccourcir volontairement la durée de vie qui aurait dû être la sienne en raison de ses actes passés. Certains livres de spiritualité Nouvel Âge posent explicitement la question en discutant de réincarnation et se livrent à une sorte de comptabilité des mérites qui peut devenir à la limite caricaturale. Si je retranche deux années à ma vie, je devrai nécessairement, pour compenser ce manque, renaître dans le corps d'un enfant qui mourra à deux ans... Oublions cette sorte de mathématique simpliste. Ce qui est sûr, c'est que le problème pourra se poser et qu'il fera certainement réfléchir le bouddhiste. Si l'on plaide alors contre l'euthanasie, c'est que, du point de vue du karma, on ne fait alors que retarder une souffrance à laquelle on ne pourra jamais échapper. Toutefois, une personne qui opte en faveur de l'euthanasie a aussi droit à de la bienveillance et à de la compassion de la part de sa communauté, quoique l'on soit aussi conscient du fait qu'être bienveillant et compatir ce n'est pas accepter n'importe quoi¹⁴.

¹³ « In the West the issue is seen largely as one of individual rights (specifically the 'right to die'), whereas in Asia the issue is framed more in terms of family duties and obligations » [Damien Keown, « Euthanasia », dans Daniel Cozort et James Mark Shields (ed.), *The Oxford Handbook of Buddhist Ethics*, Oxford, Oxford University Press, 2018, p. 611-629, en part. p. 612, ma traduction].

¹⁴ Sur cette question de l'euthanasie, on se reportera à l'article très complet cité à la note précédente.